

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue 25 Mai No. 67.

HONNEUR ET PATRIE !

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 francs par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

SUPPLEMENT DES LENDEMAINS DE FÊTES.

ALMANACH FRANÇAIS.

Mercrèdi 19—Combat de Victoria (Espagne) par le général Villot (1795).

MONTÉVIDEO, SIMPLE QUESTION.

A M. LE VICE-AMIRAL MASSIEU DE CLERVAL.

La mort de nos deux compatriotes, châtés éventrés et égorgés par l'ordre d'Oribe, est-elle vengée ?

Nous voulions publier la loi relative à l'aliénation momentanée des droits de douane du port de Montevideo; mais nos lecteurs, en se reportant au prospectus de la compagnie qui achète cette aliénation, auront une idée complète de la loi, qui en sanctionne tout simplement toutes les dispositions.

JUAN MANUEL DE ROSAS.

Rosas est immensément riche, mais il a eu constamment à sa disposition tant de moyens de s'enrichir personnellement, il en a profité avec tant de d'impudeur et de rapacité, qu'on s'étonne de ne pas le voir une fois plus riche; cela ne peut s'expliquer que par le laisser aller de sa vie privée et de celle de sa famille, par les sommes énormes qu'il a dépensées pour satisfaire ses honteuses passions individuelles, et pour faire naître et fomenté autour de lui des germes d'anarchie.

Pour expliquer l'origine du NEGOCIO PACIFI-

PHILLETON.

UNE HAINE A BORD.

NOUVELLE MARITIME.

V.

ALBETE.

(Suite.)

—Comment! reprit alors M. de Kergal, le hasard d'un ordre d'embarquement placé à mon bord le fils d'un ancien frère d'armes, d'un ancien camarade qui a partagé pendant plus de quinze ans ma bonne et ma mauvaise fortune, et j'inflierais la plus amère douleur à ce vieil ami? Je suis compable, moi aussi, car j'ai manqué de prudence. Après une foule de symptômes évidens, je ne me suis pas aperçu qu'une haine mortelle existait entre mon lieutenant et le fils d'un ancien compagnon. Je laissai grandir l'orage, il éclata, et alors j'essayai de mettre une digue impuissante à une furie qui débordait déjà. On me

co, nous avons dépassé l'époque où nous étions de notre biographie, et passé sous silence quelques faits importants.

Le général Quiroga, qui contribua si puissamment avec ses victoires dans les provinces de l'intérieur, à la chute du gouvernement qui déclara et soutint la guerre contre le Brésil, offrit de s'incorporer avec une division de Riojanos à l'armée nationale. Le colonel Dorrego, qui fit une opposition aussi tenace qu'heureuse à la présidence, rendit des services à la liberté du territoire oriental, soit comme député, soit comme écrivain et homme influent, et s'offrit à marcher comme chef d'état-major du général en chef de l'armée nationale don Carlos Maria Alvear. Rosas, sans aucune haute prévision politique, homme mesquin que le hasard avait élevé, ne sortit pas de son estancia de los cerillos, où il menait une vie de sauvage, consacrant les loisirs qu'elle lui laissait à trahir sa patrie, pendant que le colonel Rauch, au nord et à l'ouest de la province de Buenos-Ayres, était la terreur des Indiens sauvages, et les refoulait avec son épée jusqu'au Chaco et dans l'intérieur de la Pampa. Rosas lui écrivait en lui conseillant d'abandonner le service, en lui disant que le gouvernement récompenserait mal ses victoires, qu'il ne devait pas exposer sa vie, et qu'il serait fort bien de songer à sa fortune particulière, à laquelle il contribuerait, lui Rosas, avec des milliers de têtes de bétail qu'il réunirait entre ses amis.

Il profita de l'arrivée à Buenos-Ayres du général Rivera, en dissidence avec le gouvernement national, pour l'entourer de suggestions

désobéit: c'est dans la nature humaine en pareille occurrence; quand on est décidé à jouer sa vie à rouge ou noir, un ordre suffit-il pour l'empêcher? Je néglige de prendre des mesures efficaces; et sans la vigilance d'un simple matelot, sans une multitude de circonstances accessoires, mon protégé aurait commis un meurtre. Quand je pouvais tout, je n'ai su faire que de vaines et irritantes menaces, et maintenant je traduirais froidement devant un conseil de guerre deux jeunes officiers qui tomberaient nécessairement sous mon accusation!

Telles étaient les pensées de M. de Kergal, quand le capitaine d'armes entra pour lui remettre les épées de Jules et de Fargeolles.

—Il faut vous informer des causes de ce duel et du précédent. Interrogez l'équipage, Gausard et les domestiques du carré. Faites preuve de zèle et d'intelligence. Je pourrais même vous adresser des reproches d'avoir très mal exercé la police jusqu'ici; j'aurais dû tout connaître par votre organe.

odieuses que le général repoussa, et qui eussent été fatales au triomphe des armes nationales, et de l'indépendance de la République Orientale.

Il travaillait avec audace et ténacité à la dissolution des régiments de cavalerie qui s'organisaient à Buenos-Ayres, pour marcher à la campagne du Brésil.

(La suite au prochain numéro.)

A. DELACOUR

traducteur.

M. le ministre de l'intérieur et des affaires étrangères, don Santiago Vasquez, a adressé à tous les consuls étrangers une circulaire défendant d'aller charger au Bosco.

M. le proconsul britannique, auprès du gouvernement oriental, a communiqué cette défense aux ministres anglais du Rio-Janeiro et de Buenos-Ayres; les mesures nécessaires sont prises par lui pour empêcher, de la part des Anglais, tout chargement au Bosco.

Avant-hier ont eu lieu les funérailles du colonel Torrez.

Nous recommandons à nos lecteurs la pièce suivante, dont plusieurs exemplaires ont été trouvés dans cette capitale. Nous la transcrivons textuellement:

MALHEUREUX FRANÇAIS!

Où vous trompez: on veut vous faire la victime de l'ambition et la vengeance des sauvages unitaires, la victime des spéculations honteuses de quelques fripons! Un de vos compatriotes, tout égaré qu'il est, a très bien dit, quand il assurait— que les marchands anglais spéculaient sur la vie des français et offraient sont argent, dont ils seraient rem-

—Commandant, je n'y vois pas sur le gaillard d'arrière, je n'ai point mes entrées au carré de l'état-major, je surveille et fais marcher l'équipage, c'est mon métier, mais...

—Amex! interrompit le capitaine; vous avez entendu mes ordres.

Je m'y conformerai, répondit le sous-officier en se retirant.

Peu d'instans après, le chirurgien de la Sévère se fit annoncer; M. de Kergal l'invita à s'asseoir et lui demanda le but de sa visite.

—Messieurs Renaud et Fargeolles, dit le docteur, sont tous deux dans un état alarmant, le lieutenant a une fièvre chaude, il délire et pleure, sa tête est brûlante, son pouls immodéré; je viens de le confier à un médelet qui m'a demandé à remplacer l'infirmier. Celui-là voilà M. Fargeolles, à qui je viens de faire une saignée abondante; on lui applique les synapismes en ce moment, il a failli étouffer; il était dans un accès de rage qui m'a forcé à

boursés un jour, tandis que vous exposaient votre vie, à laquelle vous ne saurez pas retourner après qu'elle vous fut ravie."

Ne vous trompez pas : ce vous le répète : le résultat de votre erreur, serait funeste pour vous même.

Le Président Oribe ne fusille pas, n'égorge pas ceux qui ne sont plus ses ennemis, quoiqu'ils l'aient été dans d'autres époques : celui qui se présentera demandant de bonne foi son amitié, l'aura tout entière.—FRANÇAIS! Laissez les armes : vous êtes des gens industriels, travaillez, nourrissez vos familles et vos enfants, et ne vous faites pas tuer pour la plus vil des causes, qui n'est pas la vôtre, et qui ne vous attirera que perte et ruine.

Retournez à votre condition, à vos travaux, à votre neutralité, et tout sera oublié, tous nous serons des amis.— Mais si vous persistez à porter les armes contre ceux qui ne vous ont pas offensé, imputez à votre témérité les malheurs épouvantables qui vont tomber sur votre tête.

Après avoir prononcé ces paroles sacramentelles de l'évangile de Ross : les sauvages unitaires, Oribe, qui nous enveloppe avec le peuple oriental dans une même haine, prononce vaguement contre plusieurs d'entre nous des accusations honteuses de trisponnerie : le mensonge est l'arme de l'impuissance.

Il accorde au rédacteur actuel du *Patriote Français* un éloge que celui-ci décline publiquement. Nous n'avons pas eu en effet que les marchands anglais spéculaient sur la vie des Français, etc., etc. Nous avons dit et nous répétons, que dans notre croisade civilisatrice, le rôle de la population française était plus beau que celui de la population anglaise; qu'exposer sa fortune n'était pas exposer sa vie, et que l'une se recouvre, tandis que l'autre, une fois perdue, l'est à jamais. Cette idée nous a paru juste; nous l'avons émise; nous la maintenons.

Quant à la résolution qui nous a engagé et qui nous soutient dans notre ligne politique, elle n'est pas le résultat d'un égarement; elle a été produite par un élan spontané, par une sympathie vraie, toute d'instinct et de conviction. Si cette erreur doit nous être funeste, nous persisterons jusqu'au bout, pour en supporter les conséquences, avec nos compatriotes qui l'ont partagée.

Ce qui n'est pas une erreur pour nous, c'est que le président Oribe ne fusille pas, mais égorge des hommes, qui ne doivent plus être ses ennemis, dès qu'ils sont désarmés; c'est que des meurtriers salariés par lui ont installé, nous devons le dire, des abattoirs humains, et qu'ils s'abreuvent, avec une avidité brutale du sang de leurs victimes encore palpitantes.—Ce qui n'est pas une erreur pour nous, c'est que la circulaire du 1er avril menaçant du traitement infligé aux sauvages unitaires tout étranger dont la pensée seule aura été sympathique pour le gouvernement oriental. Notre sympathie, nous l'avons manifestée par des actes énergiques; les hordes d'Oribe le savent; leur chef ne peut pas l'oublier : la vengeance est sœur de la rancune; elle a de la mémoire.

Nous ne laisserons donc nos armes, monsieur le prési-

le faire tenir par quatre hommes, pendant que je l'opérais. Il est un peu plus calme à présent, quoiqu'il ait voulu par deux fois s'élançer hors de son couchette.

M. de Kergal descendit avec l'officier de santé dans le carré de l'état-major. Aux portes de Jules et de Fargeolles se tenaient deux factionnaires armés de demi-piques. Debout, le pacifique commissaire, effrayé par ce drame dans lequel il se rappelait avoir joué un rôle involontaire, était assis avec les élèves autour de la table des officiers et entendait avec horreur les vociférations des malades.

—Renard, tu m'appartiens! hurlait Fargeolles, ta vie est à moi, je veux boire ton sang, j'ai soif! lâchez-moi mon poignard! qui m'a volé mon poignard? A mort le lieutenant! à mort l'infâme! Il s'est entendu avec Gaussard!

Jules poussait de son côté des cris étouffés, rauques, inintelligibles.

Puis tous deux accablés et haletans retombaient sur leurs lits, et un silence affreux succédait à leurs imprécations.

VI.

L'HÔPITAL.

Quand l'officier supérieur entra dans le carré de l'état-

dent légal, qu'après avoir vu la république Orientale débarrassée de votre présence illustre; ce qui ne tardera pas, n'en déplaise à votre excellence. Alors, comme nous sommes industriels, ainsi que vous le dites, nous travaillerons, nous nourrirons nos familles et nos enfants; mais ce ne sera pas sous votre régime anodin et paternel.

La cause de la civilisation ne peut jamais être vile; c'est une cause qu'à juste titre on est fier de soutenir; il y a quelque honneur à se faire tuer pour elle. Vous, vous avez prouvé; vous prouvez tous les jours que votre cause est celle d'un barbare; vous êtes trop prudent pour qu'elle vous coûte la vie.

Vous nous avez appris ce que c'est que perdre, ce que c'est qu'être ruiné; nous profitons de la leçon, parce qu'elle nous oblige à rejeter avec mépris l'offre de votre amitié. Quant à vos menaces, nous ne les craignons pas; elles ne sont que ridicules. Le tigre édenté et sans ongles a beau rugir : les derniers accès de sa rage n'effrayent personne.

Une autre fois seulement, ayez la bonté de signer vos proclamations; le Français de M. Villademoros mérite d'être apostillé par vous. Au milieu des fautes d'orthographe, de langage et de grammaire, on reconnaît encore, comme disait Horace, *disjecti membra poetae*.

A. DELACOUR,

FRANCE.

M. Campuzano vient de publier à Madrid une nouvelle brochure intitulée : *la Constitution et le Mariage*. Dans cette brochure, M. Campuzano soutient les prétentions de Don François d'Assises à la main de la reine Isabelle. Il présente le prince comme un époux qui convient à la reine par cette raison excellente au point de vue espagnol, que ce serait un moyen de désappointer à la fois l'Angleterre et la France.

En même tems l'on écrit de Madrid :

« Le prince Napoléon Bonaparte quitte demain Madrid; il se rend en Andalousie pour visiter les principales villes de ce beau pays. On assure qu'il doit passer à Gibraltar, où il s'embarquerait pour l'Italie. »

— Nous lisons dans le *Standard* :

« Nous tenons de bonne source que le chef *veni* des îles Sandwich, et qui se trouve en Angleterre, a la mission spéciale d'obtenir la reconnaissance formelle de l'indépendance de ce groupe d'îles par les divers gouvernements de l'Europe. Ce chef est accompagné par un missionnaire d'origine américaine, qui réside depuis plus de vingt ans dans ces îles. Cette proposition, à ce que nous apprenons, a été favorablement accueillie par plusieurs ministres de différens états et, entr'autres, on distingue la Belgique.

« Lord Aberdeen a également à ce que nous apprenons, prêté une oreille favorable à cette demande. On affirme aussi que les Etats-Unis n'apporteront aucun obstacle à cette reconnaissance. Nous n'avons pas encore appris comment cette affaire fait battre le pouls du cabinet français;

major, tous les assistans se levèrent respectueusement et les deux sentinelles présentèrent les armes. Précédé par le chirurgien major, il pénétra d'abord dans la cabine de Jules. Gaussard et Papillon étaient auprès du jeune lieutenant et lui présentaient une potion calmante, qu'il repoussait dans son délire.

— Papillon, disait-il, ne va pas apprendre à Antonine qu'il m'a tué. Elle est si bonne! et je l'aimais tant! Tu lui raconteras que je suis resté à Pondichéry, je lui écrirai. Tiens! voici la cérémonie qui passe! c'est mon enterrement! les prêtres chantent :

Mon père a fait bâtir maison

La faridondain, la faridondon!

Par trente gabiers d'artimon!

Fargeolles entendit fredonner.

— Silence! cria-t-il! je vais compter; c'est convenu : Une, deux, trois!... Ah! ah! ah! ah!

Cet éclat de rire sauvage interrompit Jules, qui s'écria :

— Il rit de m'avoir tué! Mais il ne sera jamais lieutenant de vaisseau! Tu seras jugé, misérable! Je viens de voir le conseil de guerre. Tu seras fusillé à ton tour!

mais à première vue, cela ne cadre pas avec ses derniers actes dans les îles de la Société."

— On écrit d'Exmouth :

« Une affreuse catastrophe vient d'arriver en vue de notre port. Un lougre français voulant entrer avait fait des signaux pendant deux heures pour qu'on lui envoyât un pilote lananeur. Comme nos pilotes n'étaient pas à leur poste, il y eut impossibilité de les avertir; le capitaine voulut entrer dans le port sans guide. Le lougre échoua sur un banc de sable et y resta immobile. L'équipage se trouvait dans la plus triste position; mais les personnes du rivage ne pouvaient leur porter secours, malgré leur vive sympathie. Tous ont péri, personne n'est resté pour dire d'où le lougre était venu et quelle était sa destination. Plusieurs barils de vin et d'eau-de-vie, échappés du lougre, ont été poussés vers le rivage. Hier, on a retiré de la mer un jeune homme paraissant âgé de dix-neuf ans; on avait eu espoir de le sauver, mais cet espoir a été déçu. »

[Commerce.]

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 17 juillet.

Brick français *Minerve*, de Marseille.

Corvette de guerre brésilienne *Januaria*, de Janeiro, 10 jours de traversée.

Barque prussienne *Willhelm*, du Cap Vert.

En vue : brick de Brème, une goélette à l'Est.

REMATES.

POR PATRICIO VAZQUEZ.

De muchos muebles.

El miércoles 19 del presente, á las once, en su casa número 117 de la calle de Misiones, se venderán por lo que ofrezcan, muchos muebles nuevos y usados, cuyo portmóvil se anunciará por cartelón.

POR EL MISMO.

De loza y bebidas.

El viernes 21 del presente, á las once, en su casa, se venderán muchos canastos de loza, bebidas y otros artículos de almacén, cuyo portmóvil se anunciará por cartelón.

POR RAFAEL RUANO.

Gran quemazon naval.

En el muelle de Lafona, el miércoles 19 á las doce en punto, empezará la venta á la mas alta postura en lotes, por cuenta de quien corresponda, de gran cantidad de efectos navales, procedentes de Maldonado, salvados de varios buques naufragados en dicho puerto.

A la una en punto.

El casco del bergantín español *Norma*, torrado y clavado en cobre, con sus palas mayores bauprés y timón.

En seguida.

Las anclas, cadenas, jarcias, bombas, masteleros, espas motones, vergas y demas efectos pertenecientes á dicho buque.

— Qui parle de conseil! reprit Fargeolles; qui parle de me fusiller!

Et par un effort désespéré il s'arracha de son lit, s'échappa des bras de l'infirmier, repoussa les deux factionnaires et entra comme un forcené dans la cellule de Jules qu'il voulut saisir à la gorge.

— Mon assassin, cria-t-il.

Et alors une horrible lutte s'établit entre les deux insensés.

Presque aussitôt dix personnes se saisirent de Fargeolles qu'on rapporta dans sa chambre où il resta sans connaissance pendant quelques instans.

Sur les trente, il n'en est qu'un bon,

La faridondain, la faridondon,—

Continuait Jules à tue tête.

M. de Kergal était consterné.

[La suite au prochain numéro.]

Le Gerant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitutionnel, Rue de las Cámaras No. 34.